

Bulletin Baudelairien



Peint et Gravé par Manet 1862.

Imp. A. Salmon.

Eté 1977

Tome 13, n° 1

Comité de rédaction:

MM. W. T. BANDY, Claude PICHOS, R. P. POGGENBURG. Secrétaire: Mlle. Gail Heaton.

Président du Comité bibliographique: M. René RANCOEUR.

Publié en deux fascicules annuels et un supplément bibliographique par le Centre W. T. Bandy d'études baudelairiennes à l'Université Vanderbilt

Veillez adresser toute correspondance au

BULLETIN BAUDELAIRIEN
*Box 1830, Station B
Vanderbilt, University
Nashville, Tennessee 37235 U. S. A.*

Abonnement annuel:

\$3.00

Par avion \$4.00

Le montant des abonnements doit être adressé, soit par cheque bancaire, soit par mandat, au BULLETIN BAUDELAIRIEN.

UNE JOURNEE DE BAUDELAIRE

A propos d'une lettre inédite.

Le 9 octobre 1857, Baudelaire souscrivait à l'ordre de Malassis, un billet de 300 francs, payable au 5 janvier de l'année suivante. Quelques jours avant cette échéance, dans une lettre du 30 décembre, le poète expliquait à son ami qu'il ne pourrait régler cette somme, priorité devant être donnée au paiement d'un billet de 500 francs qu'il avait souscrit au profit d'Etienne Mellier, directeur du *Présent*, lequel ne l'avait pas honoré à présentation.

Baudelaire désirait que Louis Tenré qui avait escompté le papier ne poursuivît pas. Dans ce but, il était allé le visiter afin de lui proposer le remboursement de cette somme.

“J'accepterais volontiers, en échange, un billet de M. Malassis, dont la signature est bonne, et pour qui vous travaillez sans doute”, avait répondu le banquier.

Encore débiteur de son éditeur-imprimeur, Baudelaire, “avec une franchise déplorable”, avait décliné l'offre. Il écrivait à Malassis: “Présentez donc ce billet à votre banquier, comme si c'était moi qui le priasse de l'escompter, et ne me le renvoyez que si vous ne pouvez pas faire autrement.” Et le poète croyait devoir ajouter: “*Non, pas trop de navette...*”

On sait que, dès le début de leurs relations, Baudelaire et Malassis commencèrent à échanger des effets de complaisance. Cette pratique, dite “navette”, est connue aussi sous le nom de “traites de cavalerie”. Elle consiste pour deux commerçants à se réclamer des sommes sans contrepartie de marchandises ou de prestations de services. Chacune des parties tire traite sur l'autre, généralement pour un montant équivalent, et confie ensuite l'effet à son propre banquier, ce qui lui permet d'obtenir des fonds de façon frauduleuse.

*

Le 19 février 1858, Baudelaire décidait de demander à Malassis “tout de suite le billet pour Tenré”. Le 16 mai, il réclame de nouveau un billet: “Envoyez-le-moi vite. Je subirai la loi de Tenré”, ce qui signifie que le banquier “rognera” au passage sur l'escompte du billet. On ignore la réponse de l'éditeur, mais il semble que Baudelaire et Malassis n'aient pas remboursé Tenré qui se fâche et met en demeure l'auteur des *Fleurs du Mal* par une lettre de quatre lignes.¹

Le banquier se montre d'autant plus exigeant qu'il sait Malassis à la veille d'un mauvais procès. Ce dernier avait fait paraître les *Mémoires du duc de Lauzun*, publiés par Louis Lacour. S'estimant diffamés, en raison de certains

passages concernant les amours de leur aïeule, la princesse Czartoryska, avec le beau Lauzun, les princes Czartoryski avaient déposé plainte contre les éditeurs et sollicitaient la saisie de l'ouvrage.

On comprend, dans ces conditions, les raisons du refus de Tenré à escompter un billet souscrit à neuf mois de date: situation pour le moins précaire du signataire et échéance lointaine de l'effet.

Baudelaire prévient Malassis, par une lettre du 30 décembre 1858. Il lui faut trouver de l'argent, à tout prix, afin d'arrêter les poursuites dont le menace le banquier.

Quelques jours plus tard, le 8 janvier, le poète demande à Calonne "un gros, gros service". "Je sais", lui écrit-il, "que c'est une habitude passablement incommode que de prendre ainsi l'argent d'avance, et puis de travailler ensuite pour le rembourser; mais j'ai toujours fait ainsi".

Le 9, il se rend chez son conseil judiciaire, Narcisse Ancelle qui, au lieu de lui verser quelque argent, lui fait signer un arrêté de compte déficitaire!

*

Le lendemain, le poète est désemparé. Ainsi donc, il lui faut encore trouver de l'argent, cet argent après lequel il court depuis tant d'années. Il est frappé d'une espèce de langueur qui a pour effet de tout interrompre en lui. Sa table disparaît sous les épreuves qu'il doit corriger. Il songe à la fuite inexorable du temps; à sa mère, qui vit seule à Honfleur et qu'il espère bientôt rejoindre; aux créanciers qui l'assaillent. Il éprouve une sensation curieuse où se mêlent de façon indéfinissable la crainte du malheur et la peur de l'isolement.

Il lui faut de l'argent, coûte que coûte. Il a longuement réfléchi aux différents moyens de s'en procurer. Après avoir soigneusement étudié toutes les possibilités, sa décision est prise. Il fixe son choix sur Polydore Millaud.

Baudelaire connaissait Millaud pour l'avoir rencontré une fois, en 1854, alors qu'il avait besoin d'une petite somme, la "très vulgaire somme" de cent francs, qui d'ailleurs lui fut refusée. Mais qu'importe ce précédent fâcheux? Millaud devrait se souvenir de lui. Baudelaire n'a-t-il point, jadis, collaboré au *Pays*?

Né à Bordeaux en 1813, Moïse Polydore Millaud était à la fois banquier et journaliste; on a pu le qualifier de "Turcaret de la presse". Se piquant de littérature, il aimait accueillir à sa table Lamartine, Méry, Albéric Second et bien d'autres, prenant plaisir à porter des toasts en leur honneur.

De très bonne heure, ce lundi 10 janvier 1859, Baudelaire franchit le haut portail du 22 de la rue Beautreillis, domicile de Jeanne Duval, chez laquelle il séjourne depuis un mois.

Il a décidé de porter lui-même la lettre qu'il vient de rédiger. Dans sa hâte et se trompant de mois, il a écrit: "Lundi 10 décembre 1859"...

Monsieur, Je viens demander un service bien simple à votre obligeance bien connue et dont je n'ai jamais usé. Deux banquiers déjà m'ont refusé d'escompter un excellent billet de libraire, sous le prétexte (très mauvais) qu'il est payable à neuf mois. Ce qui est bon pour trois mois est évidemment bon pour neuf. J'ai besoin de cet argent pour passer l'hiver dans une solitude où je suis attendu, et je perds mon temps à Paris.

J'espère que vous voudrez bien vous rappeler mon nom et mon ancienne collaboration au *Pays*.

Puisque je suis en train d'audace, je pourrais aussi bien vous demander de me faire une place parmi les romanciers de *La Presse*. Si je puis partir, je serai, dans deux mois, libre de mon temps, et je pourrai vous fabriquer des *nouvelles* d'un genre nouveau.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Charles Baudelaire
(auteur des *Fleurs du Mal*, des
Histoires extraordinaires, etc. . .)

Le voici dans les bureaux du banquier, 112, rue de Richelieu. Il demande à être reçu par Millaud. Nous pouvons supposer qu'à cet entretien assiste Pierre Jannet qui, en voisin ou en client, est venu demander conseil au chef de la Maison P. M. Millaud et Cie, raison sociale de la Caisse des Actionnaires. Jannet désire, sans doute, effectuer un placement ou encore obtenir, pour lui-même, l'escompte d'un billet.

Millaud prend connaissance de la demande formulée par le poète. Il souhaite réfléchir avant de se décider et exprime le désir de différer sa réponse.

Baudelaire acquiesce et s'empresse d'aller retrouver son complice, Malassis, qui tient boutique, sur la rive gauche, au 9 de la rue des Beaux-Arts.

Dans le même temps, tandis que l'auteur des *Fleurs du Mal* franchit la Seine, le banquier Millaud relit attentivement la lettre: "[...] Deux banquiers déjà m'ont refusé d'escompter un excellent billet de libraire [...]". Ainsi deux banquiers ont déjà refusé cette opération.

Millaud ignore leurs noms. Ce sont très vraisemblablement Louis Tenré et Henri Gélis. Le premier est pourtant "un ancien camarade de collège" de Baudelaire. Le second, dont les bureaux sont situés rue du Cherche-Midi, est le gendre du banquier Didot.²

Le "libraire", le souscripteur de l'effet, c'est Poulet-Malassis. Et Millaud n'ignore sans doute pas que l'éditeur est présentement poursuivi, qu'il est assigné devant la 6^e Chambre correctionnelle et que l'amende qu'il risque peut gravement obérer sa trésorerie.

Un excellent billet de libraire, sous le prétexte (très mauvais) qu'il est payable à neuf mois. Ce qui est bon pour trois mois est évidemment bon pour neuf.

Le banquier a dû sourire devant la naïve assurance du poète. Si le vin se bonifie en vieillissant, la pratique de la profession bancaire montre qu'il en est rarement de même en ce qui concerne les effets de commerce.

*

Baudelaire a retrouvé Malassis. Ils analysent ensemble la situation et décident de fournir à Millaud quelques précisions complémentaires. Le poète rédige une deuxième lettre.

Celle-ci est restée inédite jusqu'à ce jour. En voici le texte:

Monsieur, Je vous envoie l'effet dont je vous ai parlé ce matin, et comme j'ai rencontré de nouveau M. Jannet, dans la journée, qui m'a dit, comme en confidence: *cet effet est sérieux, n'est-ce-pas?* je vous dois quelques explications que je n'ai pas pu vous donner ce matin.

M. Malassis, propriétaire d'une imprimerie, d'un journal, et de deux maisons à Alençon, débite à Paris les livres qu'il fabrique en province. J'avais besoin de plus d'argent qu'il ne m'en doit. Il m'a donc donné du papier ne voulant pas dégarnir sa caisse, en échange du droit de toucher mon revenu 1^o CHEZ LUI³, 2^o chez Michel Lévy, 3^o chez M. de Calonne, *Revue Contemporaine*. Vous trouverez mon nom dans les annonces et les catalogues⁴ de ces trois administrations.

Quoique je sois à Paris actuellement, mon vrai domicile est à Honfleur, chez Madame Aupick, ma mère; ce qui explique l'adresse que j'ai mise au-dessous de mon endos. Il ne me reste plus qu'à vous poser une question qui ne vous intéresse guères, mais qui nous intéresse beaucoup: *Quand on a l'argent trop tôt, où le place-t-on, pour compenser les intérêts?*

En sortant de chez vous, j'ai trouvé chez lui M. Malassis, qui est venu⁵ à Paris pour l'affaire des *Mémoires de Lauzun*; je lui ai reproché sa terrible échéance; mais il n'a pas voulu en démordre.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Ch. Baudelaire

Dans cette deuxième lettre, Baudelaire croit bon de mentionner le nom de Jannet,⁶ qu'il a croisé sur son chemin, ou qu'il a rencontré chez Malassis, leur ami commun. Jannet et Millaud habitent tous deux rue de Richelieu. La rencontre de Baudelaire et de l'éditeur de la "Bibliothèque elzévirienne" n'a pas de quoi surprendre.

Pour le *sérieux* du billet, on peut imaginer qu'après le départ du poète, Jannet a été interrogé par Millaud sur la personnalité de son éventuel client. "Je vous dois quelques explications", écrit le poète, cédant peut-être aux conseils de Jannet, qui, le matin, dans le bureau de Millaud, a pressenti une réticence de ce dernier. Et probablement, sur l'avis du même Jannet, il indique dans sa missive la composition du patrimoine immobilier de Malassis, autrement dit les garanties de solvabilité de cette signature. Il fournit aussi quelques détails sur les rentrées attendues, énumérant simplement les noms de Malassis, Michel Lévy et Calonne. Mais il ne donne aucun renseignement utile sur la consistance de son "revenu". Il oublie, involontairement, semble-t-il, de chiffrer avec précision les sommes dues par ses éditeurs.

La première partie de cette lettre nous paraît plus adroite que la lettre précédente, compte tenu de la qualité de son destinataire.

Toutefois, le poète croit utile d'ajouter: "Il ne me reste plus qu'à vous poser une question. *Quand on a l'argent trop tôt, où le place-t-on, pour compenser les intérêts?*"

Placer de l'argent? Baudelaire n'escomptait-il pas ses billets pour vivre ou pour payer les créanciers qui le harcelaient? Avait-il le désir de confier des fonds, à court terme d'ailleurs, à Millaud?

On doutera qu'il en eût la possibilité. Sans doute voulait-il, par cette phrase, impressionner favorablement le financier, lui laissant supposer qu'il n'avait pas besoin, dans l'immédiat et *en totalité*, du produit net de l'escompte. Il n'était pas aux abois, en dépit des apparences.

Polydore Millaud n'aura pas été dupe... Au reste, c'est dans l'art de drainer les capitaux vers des placements à long terme qu'il excellait. N'était-ce pas la vocation de la Caisse Générale des Actionnaires⁷ qu'il avait fondée?

"En sortant de chez vous, j'ai trouvé chez lui M. Malassis, qui est venu à Paris pour l'affaire des *Mémoires de Lauzun*". Il ne peut s'agir là que d'une nouvelle maladresse de Baudelaire qui rappelle à Millaud la prochaine comparution de Malassis devant les Tribunaux. "Je lui ai reproché sa terrible échéance; il [Malassis] n'a pas voulu en démordre." A l'évidence, cette phrase traduit la gêne actuelle de Malassis. Elle ne peut qu'inciter le banquier à la prudence, au rejet de la demande qui lui est faite.

Baudelaire apprit la nouvelle. Ne cherchant nullement à cacher sa désillusion et son dépit, il adressa à Millaud, au soir de cette journée, une nouvelle lettre, la troisième, ainsi conçue:

Monsieur, J'ai eu le déplaisir de conclure, sans votre aide, l'affaire que j'étais venu vous proposer quoiqu'elle fût en dehors de vos opérations, et que je tenais à honneur de résoudre par vous.

Quant à la seconde partie de ma lettre, vous m'avez fait dire par M.

Cohen⁸ que j'eusse à voir une personne dont le nom m'est absolument inconnu.

Pour les deux cas, j'espérais et je *désirais* avoir le plaisir d'être reçu par vous.

Ne vous étonnez pas, Monsieur, quand je croirai avoir quelque chose digne de vous être offert, que je fasse simplement dire à *VOTRE* agent d'avoir à traiter avec le *MIEN*.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien distingués.

Charles Baudelaire

Dans cette dernière lettre, Baudelaire exprime son "déplaisir" de ne pas avoir été reçu par Millaud lui-même, lorsqu'il a porté la deuxième lettre. C'est Joseph Cohen, proche collaborateur du banquier, qui a accueilli le poète.

"[...] L'affaire que j'étais venu vous proposer, quoiqu'elle fût en dehors de vos opérations, [...]" Il ne faut voir là qu'un pieux mensonge. Le banquier Millaud, Larousse nous le confirme, traitait "les opérations de banque ordinaires". Et pour les raisons exposées plus haut, il n'avait point convenance à escompter le billet et à converser avec Baudelaire.

Profondément ulcéré, Baudelaire ne peut que s'incliner. Il souhaitait s'entretenir avec Dieu le Père. On lui fait donner réponse par Cohen!

*

Quelques jours plus tard, le poète, qui avait regagné Honfleur, recevait du Ministère de l'Instruction publique, une indemnité de 300 francs pour sa traduction des *Nouvelles Histoires extraordinaires*.

Près de sa mère, dans la solitude, il allait enfin, "fabriquer des nouvelles d'un genre nouveau" et "passer l'hiver"

PAUL BLANC.

notes

1. Voir *CPL*, t.I, p. 533.

2. Henri Gélis, demeurant 72, rue du Cherche-Midi, né à Paris le 30 juillet 1826, fils de Gérard Gélis, employé, et de Justine-Léontine-Virginie Rogean. Il épousa *Alexandrine*-Henriette Didot, demeurant 8, rue de Saint-Maur et auparavant 76, rue du Cherche-Midi. Cette dernière était la fille du banquier, Pierre-Henri Didot et d'Alexandrine-Virginie Lassaulse.

Henri Gélis ne doit pas être confondu avec Jacques-Léon Gélis dont il était le frère cadet.

Je tiens à remercier amicalement M. Jean Ziegler de ces précisions; la partie érudite de cet article lui doit beaucoup.

3. "Chez lui": ces mots sont soulignés quatre fois par Baudelaire.

4. "et les catalogues": ces mots ont été ajoutés par Baudelaire.

5. "venu": Baudelaire avait tout d'abord écrit "arrivé".

6. En janvier 1859, Pierre Jannet (1820-1870), éditeur de la "Bibliothèque elzévirienne", venait de quitter la librairie; son premier *Bulletin bibliographique de la Revue européenne* allait paraître le mois suivant. Il habitait encore 15, rue de Richelieu où il avait pour voisin, Villemot, chef du bureau de l'Escompte de la Banque de France. Ce dernier participa peut-être à la rédaction d'une brochure de 16 pages que Jannet publia chez Malassis sous le titre: *La Banque de France, le crédit et la monnaie*.

7. Cet établissement, selon le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* était "une association financière au capital nominal de 25 millions de francs, qui, outre les opérations de banque ordinaires, eut pour objet spécial l'exploitation de son journal (*Journal des Actionnaires*). Comme complément à cette feuille, il acquit, en 1856, moyennant 300.000 francs, les droits de M. Emile de Girardin dans la direction de *La Presse* et eut la cogérance avec M. Rouy. Des dissentiments ne tardèrent pas à éclater entre lui et ce dernier, et donnèrent lieu, en 1857, à des démêlés judiciaires. Trois ans après, il vendait à M. Solar, la part de propriété qu'il avait acquise de M. Emile de Girardin dans *La Presse* [...]"

Cette citation montre parfaitement que Millaud n'avait plus, en 1859, à *La Presse*, la même influence qu'au cours des années 1856-1857. Il était peut-être plus influent au *Pays* et au *Constitutionnel*, en tant qu'administrateur des *Journaux réunis*, société qui contrôlait les deux organes, *Pays* et *Constitutionnel*.

8. *Joseph Cohen* (Marseille, 1817—Paris, 1871). Avocat à Alger, de 1843 à 1848.—On le retrouve ensuite à Paris, rédacteur à la *Semaine des Archives israélites*.—Puis, en 1857, il sera rédacteur en chef de *L'Agriculteur*.

Il avait été nommé, le 6 août 1852, membre du Conseil d'administration et de surveillance de la Société du journal *Le Pays*, aux côtés de Millaud et de Mirès. Il collabore à cet organe comme rédacteur, en 1852, quand La Guéronnière était rédacteur en chef. Devenu lui-même rédacteur en chef, il démissionne de ce poste le 8 décembre 1856.

Lorsque, en 1853, Millaud et Mirès séparent leurs intérêts, c'est dans l'ombre du premier que Cohen dut travailler; sinon, nous ne trouverions pas ce nom cité dans la troisième lettre de Baudelaire.

En 1860, avec La Guéronnière, il fonda *La France*, organe bonapartiste.

Le nom de Cohen se retrouve aussi dans le *Carnet* de Baudelaire, au nombre des "vilaines canailles" (*Pl*, t.1, p. 742).

BAUDELAIRE, WATRIPON ET LEVALLOIS

En mai 1852, Baudelaire envoie à Antonio Watrison une notice autobiographique¹ en réponse à la demande suivante:

samedi, 8 mai 52

Mon cher Baudelaire,—J'attends avec impatience les quelques notes biographiques que je vous ai demandées, et surtout la liste exacte de vos travaux.—Cela est important et presse, car la *Biographie universelle* en est arrivée à la lettre B, et je ne puis tarder plus de huit jours à livrer les premiers noms. [...] ²

Les commentateurs de l'une et de l'autre lettre supposent, sur la foi de quelques lignes de Jules Levallois³ qui y collabora comme Watrison, que cette *Biographie* est en réalité le *Dictionnaire universel* de Maurice La Châtre, dont, selon Jacques Crépet, la première livraison parut justement en mai 1852.

A l'examen, ce dictionnaire est une extraordinaire compilation, quarante-huitième après l'heure, vibrante de fouriérisme et d'homéopathie, et dont le militantisme humanitaire, républicain et anticlérical fait parfois surface au moment le plus incongru. Malheureusement, l'ouvrage révèle aussi tous les signes d'une fabrication au jour le jour et d'une impréparation totale, sauf pour les toutes premières pages. Un de ses traits caractéristiques est la mobilité de ses collaborateurs. Jusqu'à la page 250, les articles sont anonymes; puis, les plus étendus d'entre eux sont signés par Benjamin Barbier, A. Lagrue et A(ldrick) Caumont. C'est aux environs de la page 430 que commencent à apparaître d'autres polygraphes: le nom de Levallois survient pour la première fois à la page 457, celui de Watrison à la page 814 seulement. Comme ces articles sont payés 1 centime la ligne, leurs auteurs les bourrent de filandreuses considérations philosophiques, et s'en donnent à coeur joie jusqu'aux environs de la page 1200. A partir de là, les longs articles se transforment pour la plupart en longues citations (Voltaire, Mirabeau, Pierre Leroux... Tocqueville aussi!) et les signatures disparaissent l'une après l'autre; à la fin de la lettre G et du tome I, qui seul nous intéresse ici, il ne reste rien de la floraison de textes originaux illustrant surtout les lettres B et C. Mais ils nous ont donné des points de repère.

Il s'agit en effet de dater plus précisément ces collaborations. Le premier fascicule, A-ABL, a été enregistré à la *Bibliographie de la France* le 29 mai 1852; il n'y a pas d'indications quant à la publication des fascicules suivants, mais si l'on relève que l'année 1854 est évoquée dans le corps des articles *émigration*, *Etats-Unis* et *façade*, il est évident que la page 1400 n'a pu être

atteinte avant janvier 1854. Un calcul sommaire permet dès lors de déterminer que Jules Levallois, dont les articles signés commencent par *autel*, *avocat*, *Aymon (les quatre fils)* et se terminent par *cause*, *Chénier*, *concert*, a travaillé au dictionnaire entre décembre 1852 et août 1853. Ceci correspond bien à ce qu'on sait de la collaboration de Levallois: il en parle à propos de sa première rencontre avec Sainte-Beuve, en février 1853; et Sainte-Beuve lui écrit le 18 juillet: "Arrangez-vous pourtant de manière à ne pas quitter le certain, et ne levez un pied du radeau où vous êtes que quand vous en aurez un bien posé sur le vaisseau."⁴ Le radeau, ou la galère, c'est le dictionnaire que Levallois allait abandonner pour un emploi plus confortable au *Moniteur*, en août de la même année.

Bien entendu, les choses peuvent être moins simples, et certains articles ont pu être écrits longtemps avant d'être publiés. Tout permet cependant de penser qu'Antonio Watrison ne commença à travailler au *Dictionnaire universel* qu'en 1853: son premier article signé est *Carrel (Armand)*, publié au plus tôt en mai 1853, soit un an après sa lettre à Baudelaire. Celle-ci ne se réfère donc pas à cette entreprise. Quelle apparence, d'ailleurs, qu'une liste des travaux de Baudelaire ait été requise par un dictionnaire qui ne publie la liste des travaux de personne, dont les seules notices sur des écrivains vivants concernent Béranger, Pierre Dupont et Emile de Girardin, et dont le modèle littéraire, à en juger par les citations,⁵ est Eugène Sue?

Watrison parle d'une *Biographie* dans sa lettre; il s'agirait donc plutôt d'un de ces vastes répertoires qui se succédèrent tout au long du siècle pour satisfaire les assoiffés d'encyclopédisme, et dont l'un des plus connus est justement la *Biographie universelle ancienne et moderne*, dite *Biographie Michaud*. Mais les volumes de sa deuxième édition parus en 1852 vont de *Conan* à *Duphot*, et elle ne traite de toute façon que des personnages décédés.

C'est pourtant elle qui va nous aider à y voir clair. Ses tomes 12 et 13, parus en 1855, contiennent de longs comptes rendus d'une cascade de procès intentés par ses éditeurs. En voici le motif:

En février 1852, la deuxième édition de la *Biographie universelle* publiait son 9^e volume suivi, dans le courant de la même année, du 10^e et du 11^e. En même temps, la maison Firmin Didot frères entreprenait la publication d'un Dictionnaire biographique en 32 volumes, divisés par livraisons hebdomadaires. La première livraison paraissait le 27 mars 1852. Le 19 mai suivant, sept livraisons avaient été publiées. Dans ses prospectus, ses affiches, ses annonces, la maison Firmin Didot frères avait pris pour sa publication le titre qui était la désignation et la propriété de l'ouvrage de M. Michaud: BIOGRAPHIE UNIVERSELLE *ancienne et moderne*, en tête duquel elle ajoutait le mot: *nouvelle*. [...] Les

sept premières livraisons contenaient en outre 59 articles textuellement puisés dans la *Biographie Michaud* et dus à la plume de ses auteurs les plus célèbres.⁶

Convaincue de plagiat, la *Biographie Didot* transforma son titre à partir du tome 10 en *Nouvelle Biographie générale*; elle était dirigée par Ferdinand Hofer et incluait bon nombre de contemporains, au contraire de sa concurrente. Outre les ciseaux et la colle, elle s'adjoignit une équipe de collaborateurs dont les noms prennent dix colonnes à la fin du tome 46 et dernier, paru en 1866. Sera-t-on surpris d'apprendre que le nom de Watrison y figure?⁷ Nous n'avons pas scruté la totalité des quelque 22.000 pages de l'ouvrage, mais nous avons examiné son tome 4 (*Baaden-Beaumanoir*), dont les livraisons commencèrent à paraître au début de novembre 1852⁸: deux articles, *Baldung* et *Banim*, sont signés A. W.⁹ Relevons encore que Victor Fournel, évoquant de façon pittoresque¹⁰ la *Nouvelle biographie générale* et ses collaborateurs vers 1855, mentionne au passage "cette étrange figure de bohème qui avait nom Antonio Watrison".

Voilà donc une *Biographie universelle* atteignant la lettre B en 1852, et à laquelle collaborait Watrison. Bien que Baudelaire n'ait pas été admis parmi les innombrables illustres qui peuplent ses colonnes,¹¹ on peut être sûr désormais que sa notice de mai 1852 lui était destinée, et non pas au *Dictionnaire universel* de La Châtre.

*

Celui-ci nous réserve cependant une surprise. On l'a dit et vérifié, Baudelaire n'y figure pas à la page 553, où l'ordre alphabétique aurait imposé sa place; mais combien de pages ne faut-il pas tourner, si l'on veut tout savoir! En l'occurrence, il suffit de passer au verso de ce feuillet pour découvrir à l'article *bavardage* ces lignes signées de Jules Levallois:

Le bavardage, naturel aux femmes, est encore développé chez elles par l'oisiveté où les retient la constitution naturelle de la société, par la légèreté de leurs goûts et par le peu de soin qu'on a mis et qu'elles mettent elles-mêmes à meubler leur intelligence. Un critique éminent, Charles Baudelaire, a fait observer que cette disposition à bavarder les rend à peu près incapables de composer des oeuvres patiemment méditées, resserrées en de justes limites. En revanche, elles sont merveilleuses dans le style épistolaire, où rien n'arrête leur fougue et ne les empêche de laisser déborder leur coeur.

Rien de ce que Baudelaire a écrit avant 1853 ne correspond à cette remarque. A moins de retrouver un texte inconnu, il s'agit donc selon toute vraisemblance

d'un propos entendu par Levallois, peut-être à la Laiterie du Paradoxe,¹² propos d'ailleurs typique non seulement de la misogynie de son auteur, mais surtout de son exigence esthétique: quelle oeuvre est plus patiemment méditée, plus resserrée en de justes limites que celle de Baudelaire?

Nul doute que les phrases encadrant celle qui nomme le "critique éminent" ne soient sorties tout armées de la molle pensée de Jules Levallois, qui a du moins le mérite d'être le premier à avoir fait figurer Baudelaire dans un dictionnaire. Ses autres articles ne contiennent, hélas! rien d'aussi précieux; extrayons-en toutefois les passages suivants pour leur valeur de témoignage¹³:

Au nombre des cafés plus particulièrement littéraires, nous nommerons le café Minerve, près du Théâtre-Français, le café Tabouret, près de l'Odéon, où s'assemblaient les partisans de l'école du bon sens; enfin le divan Lepeletier, situé près de l'Opéra, et célèbre par les conversations paradoxales qu'y tiennent ses habitués. (S.v. *café*.)

Pensons souvent, tous tant que nous sommes, à la belle parole de Privat d'Anglemont: *Il est si facile de devenir pauvre!* (S.v. *canaille*.)

Il serait injuste de laisser de côté, dans le genre purement socialiste, l'admirable *Chant des Ouvriers*, qui, comme rythme, puissance et générosité de verve et d'intention, domine les autres productions de Pierre Dupont et la plupart de celles de ce temps-ci. (S.v. *chanson*.)

Par acquit de conscience, donnons encore la liste des articles de Levallois que nous n'avons pas cités plus haut: *barreau*, *barricade*, *Barthélémy (la Saint-)*, *bassesse*, *Beethoven*, *bien* (début), *bohème* (fin), *Boïeldieu*, *Brunehaut*, *Bruyère (La)*, *Calderon*, *campagne*, *candeur*, *candide*, *caricature*.

Quant à Watrison, il est cité comme autorité aux articles *contraste*, *courage* et *école*, et il a signé *Carrel*, *Cavaignac (Godefroy)*, *Cervantès*, *chic*, *chique*, *claque*, *classique* et *complainte*. Dans ce dernier article, amplement truffé d'exemples, on peut lire entre autres:

Le couplet suivant, détaché d'une complainte sur saint Eloi, nous paraît avoir devancé celle du roi Dagobert:

Saint Eloi avait un fils
Qui se nommait Oculi,
Et quand saint Eloi forgeait,
Son fils Oculi soufflait.

Voilà peut-être pourquoi Antonio Watrison ne donna plus d'autres articles au *Dictionnaire universel*.

PIERRE ENCKELL.

Notes

1. *Correspondance générale*, p.p. J. Crépet, Conard-Lambert, 1947, t.I, p. 171-173; *Correspondance*, p. p. Cl. Pichois et J. Ziegler, Bibliothèque de la Pléiade, 1973, t.I, p. 199.

2. *Lettres à Charles Baudelaire*, p. p. Cl. et V. Pichois, Neuchâtel, La Baconnière, 1973, p. 407. Ce texte donne bien la leçon *Biographie*, et non *Bibliographie*, comme le veulent des citations antérieures.

3. *Sainte-Beuve*, Didier, 1872, p. 194-196.

4. *Sainte-Beuve, Correspondance générale*, p. p. J. Bonnerot, Privat-Didier, 1959, t. IX, p. 307.

5. Et pour autant que ces citations soient authentiques. On sait que Jules Vallès, qui travailla deux mois au *Dictionnaire universel* (peut-être grâce à Watrison, qu'il connaissait?), inventait à plaisir des citations de Bossuet et de Pierre Charron pour aller plus vite... Voir le chapitre *Les Hasards de la fourchette*, dans *Le Bachelier*.

6. *Biographie universelle*, Paris-Leipzig, t. 12, p. ix. Nous avons serré la composition du texte original, qui est en six alinéas.

7. On y trouve d'ailleurs aussi ceux d'Eugène Carpentier et de Melvil-Bloncourt, qui collaborèrent comme lui au dictionnaire de La Châtre; ceux de Philarète Chasles, de Paulin Paris et d'Ernest Renan, que la *Biographie Michaud* employait concurremment; celui enfin d'Eugène Crépet.

8. Le *Feuilleton du Journal de la librairie* annonce le 30 octobre 1852 la mise en vente du t. III, dernier de la lettre A. Le t. IV sera annoncé le 22 janvier 1853.

9. Ces initiales correspondent aussi, il est vrai, au nom d'un autre collaborateur: mais c'est l'helléniste Alphonse Willems qui n'a pu travailler aux premiers volumes, étant né en 1839 (*Biographie nationale de Belgique*, t. XXXI.)

10. *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, Calmann Lévy, 1883, p. 256-264; article daté du 26 février 1876.

11. Fournel raconte que le vieil Ambroise-Firmin Didot y fit insérer une notice de soixante lignes sur . . . son propre secrétaire. "Que voulez-vous? répondit l'excellent M. Didot. Il me l'a demandé. Je tiens à lui faire plaisir: c'est un brave garçon. Il commence à bien savoir le grec; cela l'encouragera." (*Op. cit.*, p. 255.)

12. Cf. W. T. Bandy et Cl. Pichois, *Baudelaire devant ses contemporains*, coll. 10/18, 1967, p. 149.

13. Les graphies sont respectées. On rétablira Tabourey, Le Pelletier.

INFORMATIONS

Mademoiselle Ainslie Irene McLees nous annonce qu'elle prépare à l'Université de Virginie une thèse sur Baudelaire et la caricature, sous la direction du Professeur Roger Shattuck.

§

Nous sommes heureux d'annoncer que le Centre W. T. Bandy d'études baudelairiennes organise les 31 mars et 1^{er} avril 1978 un colloque intitulé: "LE SURNATURALISME FRANÇAIS: DE BAUDELAIRE AU SUR-RÉALISME". En voici le programme:

Toutes les réunions se tiendront dans l'auditorium du
Sarratt Student Center de Vanderbilt University

Vendredi 31 mars

- 9h30 Emmett B. FIELDS, Président de Vanderbilt University
Welcome address
- 10h Claude PICHOS (Vanderbilt University et Facultés universitaires
N.-D. de la Paix, Namur)
Le surnaturalisme?
- 11h Visite du Centre d'études baudelairiennes et de la bibliothèque de
l'Université (expositions)
- 14h-16h Première séance
- Président: Edouard MOROT-SIR (University of North Carolina at
Chapel Hill)
- Max MILNER (Université de Dijon)
Baudelaire et le surnaturalisme
- Jean GUILLAUME (Facultés universitaires N.-D. de la Paix,
Namur)
Gérard de Nerval et le surnaturalisme
- Jean GAUDON (Yale University)
Victor Hugo et le surnaturalisme
- 17h45 Réception et banquet, University Club (\$12 sur réservation)
Henri PEYRE (City University of New York)
Baudelaire and English Poets

Samedi 1 avril

9h30-12h

Deuxième séance

Président: Jean GAUDON (Yale University)

Albert SONNENFIELD (Princeton University)

Le temps du fantasme

Paul BÉNICHOU (Harvard University)

Sur Mallarmé

Marc EIGELDINGER (Université de Neuchâtel)

Huysmans, Apollinaire, Saint-Pol Roux

J. H. MATTHEWS (Syracuse University)

Du surréalisme

13h30-15h30

Troisième séance

Table ronde: *Présence de Baudelaire dans la poésie française contemporaine*

Présidente: Germaine BRÉE (Wake Forest University)

Michel DEGUY

Jean PÉROL

David LANDON

Jacques ROUBAUD

Ce colloque peut être organisé grâce à l'active compréhension du chancelier de l'Université, le Professeur Alexander Heard, du Vanderbilt University Research Council et des Services culturels de l'Ambassade de France aux Etats-Unis.

A quelques jours près, ce colloque coïncide avec le soixante-quinzième anniversaire du Professeur W. T. Bandy, dont le Centre d'études baudelairiennes porte le nom et à qui il est redevable de ses collections fondamentales. Avec les participants de cette réunion les organisateurs sont heureux de lui rendre hommage, de lui présenter leurs félicitations, leurs vœux et l'expression de leur gratitude.

CENTRE W. T. BANDY D'ETUDES BAUDELAIRIENNES

Le Centre, fondé à l'Université Vanderbilt en septembre 1968, est le seul de cette nature qui existe actuellement

Bien qu'il possède quelques autographes et d'autres reliques, ce n'est pas un musée, mais une bibliothèque de recherches où ceux qui s'intéressent à la vie, à l'oeuvre, à l'influence de Baudelaire ont chance de trouver, classés et repertoriés, les éléments dont ils ont besoin, à portée de leur main.

Le Centre possède d'importantes collections:

- 1) presque toutes les oeuvres originales de Baudelaire;*
- 2) les périodiques dans lesquels ont été publiées les pré-originates;*
- 3) les réimpressions des oeuvres;*
- 4) toutes les éditions des oeuvres complètes;*
- 5) pratiquement, tous les livres publiés sur Baudelaire;*
- 6) plusieurs milliers de volumes contenant des chapitres entiers ou des passages consacrés à Baudelaire;*
- 7) dans des dossiers, plusieurs milliers d'articles et de coupures relatifs à Baudelaire;*
- 8) plusieurs centaines de traductions de ses oeuvres, dans toutes les langues.*

Le "cerveau" du Centre est une bibliographie exhaustive des oeuvres de Baudelaire (y compris les traductions) et une bibliographie de la critique de son oeuvre. Cette liste d'autographes et de ces références arrêtée à 1966 est à la disposition des visiteurs au Centre; elle est complétée par un index des auteurs et par un index des sujets.

Le personnel du Centre est composé des Professeurs W. T. Bandy, James S. Patty, Claude Pichois, Raymond P. Poggenburg, et d'un assistant de recherches. Celui-ci nommé pour une année (et renouvelable) doit être un étudiant gradué qui prépare une thèse sur Baudelaire ou sur un sujet voisin. Les candidatures sont reçues au début de l'année civile, à l'adresse du Centre.

Le BULLETIN BAUDELAIRIEN, publié par le Centre, a été fondé en 1965. Les articles doivent être écrits en français. Parmi les collaborateurs on citera les noms de MM. Yoshio Abé, William Aggeler, Nicolae Babuts, W. T. Bandy, R. T. Cargo, Philip F. Clark, J.-Fr. Delesalle, Peter Hambly, P. C. Hoy, Mme Lois Boe Hyslop, MM. René Galand, Albert Kies, F. W. Leakey, Mme Mariel O'Neill, MM. James S. Patty, Raymond P. Poggenburg, Jean Pommier, Marcel Ruff, J. C. Sloane, Allen Tate, James K. Wallace, Jean Ziegler et Melvin Zimmerman.